

CHAPITRE III

L'HUMANISME A LA COUR D'AVIGNON.

PÉTRARQUE.

Plus encore que les arts, les lettres trouvèrent à Avignon des conditions favorables à leurs progrès : les richesses de l'Église qui lui permettaient de pourvoir largement aux besoins de ses protégés, son universalité, qui la mettaient en rapports avec le monde entier, assuraient aux lettrés des avantages vraiment exceptionnels. Aussi n'est-il pas étonnant que, dès la première moitié du XIV^e siècle, l'humanisme ait jeté avec Pétrarque un vif éclat à la cour des papes.

Tout d'abord, la papauté mit à la disposition des esprits cultivés une bibliothèque chaque jour enrichie de nouvelles acquisitions. Par des achats et des dons, par le droit de dépouille qui, dans certains cas, faisait du pape l'héritier des dignitaires de la curie, les manuscrits affluèrent au palais pontifical. Commencée sous Jean XXII, dès 1317, la bibliothèque comptait plus de 2.200 ouvrages lorsque, en 1369, Urbain V en fit dresser l'inventaire.

À l'origine, elle se composait presque uniquement de livres de théologie, de droit canon ou de littérature religieuse et toujours, dans la suite, les sciences sacrées

y gardèrent la plus grande place. C'était naturel en un temps où la théologie régnait encore en maîtresse incontestée et pour une bibliothèque qui était celle de l'Église. Peu à peu cependant, les papes firent dans leur collection de manuscrits une part de plus en plus considérable aux sciences profanes et à l'antiquité.

Dès 1317, Jean XXII fit copier pour sa bibliothèque les œuvres de Végèce, les Déclamations et les tragédies de Sénèque, l'Almageste de Ptolémée, l'Histoire naturelle de Pline¹. En 1351, Clément VI apprit que Pierre de Chastellux, évêque de Valence, possédait un magnifique exemplaire d'œuvres de Cicéron; aussitôt il lui en demanda d'urgence « une copie fidèle et exacte² ». L'année suivante, il fit exécuter un magnifique exemplaire en deux volumes des œuvres de Sénèque et une copie du traité des Animaux d'Aristote³. Les prélats avaient autant que les papes l'amour de l'antiquité classique et, eux aussi, ils en recherchaient les chefs-d'œuvre, qu'à leur mort, le droit de dépouille faisait passer dans la collection pontificale. Après la mort de Barthélemy de Grassis, évêque de Fréjus, survenue en 1341, la bibliothèque apostolique s'enrichit du *De philosophia naturali* et de trois exemplaires de l'Éthique d'Aristote, des Lettres de Sénèque, des œuvres de Priscien et de Caton le Censeur. La mort du médecin de Clément VI lui valut les Principes et le *De anima* d'Aristote; celle de Gausbert, archevêque de Narbonne, en 1346, deux exemplaires de l'Éthique et le *De generatione et corruptione* du même philosophe. Il est d'ailleurs inutile que nous poursuivions

1. EHRLE, *op. cit.*, 147.

2. *Ibid.*, 139.

3. *Ibid.*, 165.

plus loin cette analyse des *spolia*: le P. Ehrle les a publiés¹ dans son histoire.

La collection des auteurs classiques était devenue fort importante en 1369; dans l'inventaire de cette année-là² nous relevons plus de trente manuscrits de divers traités d'Aristote, les œuvres d'Ésope, de Josèphe, de Porphyre, de Ptolémée, plusieurs discours et plusieurs dialogues de Cicéron, plusieurs décades de Tite-Live, le Songe de Scipion, l'Histoire naturelle de Pline, plusieurs exemplaires des lettres et des tragédies de Sénèque, les poésies de Claudien, d'Ovide, les histoires de Salluste, de Suétone, de Trogue-Pompée, de Valère Maxime et le traité de Végèce.

Le successeur d'Urbain V, Grégoire XI (1370-1378), montra pour l'antiquité le même goût que son oncle Clément VI. Un manuscrit de Trogue-Pompée ayant été découvert à Verceil, il s'empressa de le demander à Jean Fieschi, évêque de cette ville, le 9 août 1374³; et le même jour, il écrivit à son nonce à Paris, Bernard Cariti, pour le prier de rechercher à la bibliothèque de la Sorbonne plusieurs livres de Cicéron dont il lui envoyait la liste et qu'il voulait faire copier. Aussi la collection des auteurs classiques s'était encore enrichie lorsque, en 1375, Grégoire XI fit rédiger un nouveau catalogue⁴ de sa bibliothèque. Parmi les acquisitions nouvelles faites de 1369 à 1375, nous relevons le *De officiis*, les Catilinaires et le *De senectute* de Cicéron, les œuvres de Solin, de Galien, d'Eutrope, de Jules César et un résumé de Tite-Live, enfin les poésies de Virgile.

1. EHRLE, *op. cit.*, pp. 195-250.

2. Publié par le P. EHRLE, *op. cit.*

3. EHRLE, p. 142.

4. Publié par le P. EHRLE, *op. cit.*, pp. 455-574.

Assurément, plusieurs noms importants manquent à cette énumération; les chefs-d'œuvre de la littérature grecque y sont encore en petit nombre; Homère, Hésiode, Pindare, les tragiques, Démosthène, Thucydide ne prendront place qu'au siècle suivant dans la bibliothèque apostolique; Horace, les élégiaques latins, Tacite n'ont pas pénétré dans celle d'Avignon. Il n'en est pas moins vrai qu'à la veille du grand schisme, les papes avaient réuni un nombre important de manuscrits, que la littérature latine y était bien représentée et que, tant par le nombre que par la qualité de ses volumes, la bibliothèque apostolique ne le cédait qu'aux bibliothèques plus anciennes de la Sorbonne et de Cantorbéry.

En recueillant ainsi les débris épars de l'antiquité, les papes faisaient preuve d'un goût éclairé pour les lettres; en même temps, ils favorisaient le mouvement naissant de l'humanisme. Ce n'était pas en effet en collectionneurs égoïstes, jaloux de garder pour eux seuls les trésors amassés, qu'ils avaient réuni ces livres. Ils en faisaient profiter les esprits cultivés de leur entourage. En plusieurs passages de ses Lettres familières, Pétrarque donne à entendre que la bibliothèque apostolique était ouverte aux érudits et que lui-même s'en était déjà servi.

Cependant cela ne suffisait pas. Dans son désir d'élargir les horizons un peu étroits du moyen âge, l'humanisme ne pouvait pas se contenter de l'antiquité latine, telle que les siècles passés l'avaient connue; il fallait en retrouver les œuvres perdues ou ignorées, et surtout entrer en rapports directs avec cette littérature grecque que le moyen âge n'avait guère entrevue qu'à travers les écrivains romains ou dans des traductions latines. L'hellénisme allait vivifier la philosophie et la scolastique, en leur faisant connaître le texte même

d'Aristote et le système platonicien; la littérature, en mettant à sa disposition les modèles mêmes dont les écrivains latins n'avaient été que les imitateurs; l'esthétique enfin, en révélant aux fils du Moyen Age chrétien la sérénité et l'harmonie de la beauté grecque. Or la cour d'Avignon était toute désignée pour mettre l'occident latin en contact avec l'hellénisme oriental.

Depuis la première moitié du XIII^e siècle, des relations suivies avaient été engagées entre la papauté et le monde grec pour rétablir l'union des Églises. De part et d'autre on s'était envoyé des ambassades; des religieux mendiants étaient partis pour Nicée, Brousse et Trébizonde et ils y avaient soutenu des controverses avec les métropolitains et les moines byzantins; aux deux conciles de Lyon et à la cour des papes, on avait vu les délégués des empereurs et des patriarches grecs; enfin depuis les traités de Humbert de Romans et de saint Thomas d'Aquin sur les erreurs des Grecs, l'Église romaine n'avait jamais cessé d'être en rapports avec le monde byzantin. Avec les papes d'Avignon, les négociations devinrent plus nombreuses encore entre l'Orient et l'Occident et plus nombreux aussi les Latins qui surent parler grec et les Grecs latin. C'était le temps où Marino Sanudo, après avoir visité Chypre, l'Arménie et Rhodes, venait à Avignon offrir au pape Jean XXII ce traité *De secreto fidelium Crucis* où il avait fait le récit de ses voyages (1321). Successivement, on vit à la cour d'Avignon, sous Benoît XII, les envoyés chargés par l'empereur de Constantinople, Andronic III, de demander au pape une croisade contre les Turcs; le moine Barlaam, essayant, au nom du même empereur, de renouer les négociations pour l'union des Églises; sous Clément VI, Georges Spanopoulos et Sigeros tentant de concilier à leur maître, Jean Cantacuzène,

les sympathies pontificales; sous Innocent VI, Nicolas Sigeros apportant au Saint-Siège les protestations de dévouement de Jean VI Paléologue (1356); enfin sous Urbain V (1369), l'empereur lui-même vint à Rome abjurer devant le pape les erreurs du schisme grec.

Sans doute, ces négociations et ces perpétuels échanges d'ambassadeurs avaient un caractère politico-religieux; mais, s'il est vrai que les relations commerciales entre Venise et l'Orient ont déterminé les destinées artistiques de cette ville, on peut affirmer aussi que les rapports diplomatiques entre l'Église romaine et l'Église grecque ont eu une influence considérable, quoique indirecte, sur les lettres à la cour d'Avignon. Ces religieux mendiants qui, sur l'ordre des papes, partaient pour l'Orient, devaient savoir le grec et ils l'apprenaient dans des écoles de langues orientales qui furent fondées et dirigées, à Paris et ailleurs, par des franciscains et des dominicains. Ces Grecs qui venaient de Constantinople, de Trébizonde, de l'Archipel, de Chypre et des Échelles du Levant, faisaient entendre à Avignon le langage un peu déformé mais reconnaissable de Démosthène et de Platon. Peu à peu, à la curie et par la curie, la connaissance du grec moderne se propagea en Occident et rendit plus facile l'étude du grec ancien.

Les controverses religieuses qui se poursuivirent, pendant tout le XIV^e siècle, entre Avignon et Constantinople remirent en honneur l'étude des Pères grecs; leurs œuvres figuraient en grand nombre dans la bibliothèque apostolique et on les y consultait. Or, ces auteurs s'étaient eux-mêmes inspirés de l'antiquité profane et quiconque les étudiait, pouvait être tenté de remonter jusqu'à ceux qui avaient été les maîtres de leur langue et de leur style. Enfin des relations d'amitié

se nouèrent à Avignon entre les lettrés de l'entourage des papes et les Grecs de passage; elles eurent souvent pour conséquence des échanges de manuscrits entre l'Orient et l'Occident; la vie de Pétrarque nous en fournit plusieurs exemples. A Avignon, autant qu'à Venise et à Florence, l'hellénisme de la Renaissance se serait développé si, dès 1378, les troubles du grand schisme n'étaient venus détruire la vie littéraire de la cour pontificale.

Pour donner à ses pensées de vastes horizons, la Renaissance ne se contenta pas d'imiter l'antiquité latine et grecque en lui demandant de nouvelles sources d'inspiration. Elle voulut aussi embrasser d'un seul regard le monde et la race humaine tout entière; l'*humanisme* répéta avec le poète latin que « rien de ce qui était *humain* ne lui était étranger ». Le besoin de généraliser et de simplifier, d'étudier l'homme *en soi*, plutôt que tel homme en particulier, n'a pu être reconnu dans l'esprit classique que parce qu'il était déjà dans l'esprit de la Renaissance. Ces vues générales sur le genre humain ne dateraient vraiment, d'après certains écrivains, que du jour où le cap de Bonne-Espérance ayant été doublé par Vasco de Gama et l'Amérique découverte par Christophe Colomb, la vieille Europe n'est plus apparue que comme la plus petite des parties du monde. Il nous semble que, bien avant ces grands navigateurs, l'Europe se doutait déjà de l'immensité du globe et pour le lui découvrir les missionnaires que les papes du XIV^e siècle envoyèrent en Asie et en Afrique, ont fait presque autant que Vasco de Gama et Colomb. Lorsqu'on aura dépouillé la volumineuse correspondance de ces papes et en particulier les registres qui traitent « des affaires des Tartares », on sera émer-

veillé de l'impulsion que la cour d'Avignon a donnée aux grands voyages d'exploration du monde. N'oublions pas que, dès la fin du XIII^e siècle, le franciscain Jean de Montecorvino fondait des chrétientés florissantes en Chine, et qu'en 1306, Clément V érigeait pour lui l'évêché de Pékin. En 1312, ces missions étaient si prospères que de nouveaux évêchés étaient créés, formant dès lors une province ecclésiastique avec Pékin pour métropole. Les papes d'Avignon restèrent en communication avec ces Églises lointaines; ils y envoyèrent de nouveaux missionnaires et en reçurent des relations détaillées sur les mœurs des Chinois, leurs coutumes, leur gouvernement, leurs croyances et leurs sentiments à l'égard des chrétiens¹. Nous possédons encore celles qu'écrivirent pour Clément V Jean de Montecorvino et pour Jean XXII André de Pérouse et Odoric de Pordenone. Les pays lointains de la Chine étaient presque aussi familiers à la cour d'Avignon qu'ils le furent, au XVI^e siècle, après les missions des jésuites.

A la suite des disciples de saint François qui évangélisèrent, dès le XIII^e siècle, les États barbaresques, après Raymond Lull qui mourut, en 1315, à son retour de Tunisie, de nombreuses missions furent dirigées sur l'Afrique, au cours du XIV^e siècle, et le continent noir s'ouvrit aux yeux étonnés de l'Europe. Si donc il est vrai que la découverte de nouveaux mondes a eu une influence considérable sur le développement de la Renaissance, la cour d'Avignon, en travaillant activement à la propagation de l'Évangile dans les pays lointains, a contribué d'une manière indirecte mais incontestable à ce grand renouveau de l'esprit humain.

1. WADDING, *Annales ordinis Minorum*, années 1289, 1303, 1312, 1326.

On s'explique dès lors que l'humanisme soit né à Avignon et à la cour pontificale avec celui que l'on s'accorde à appeler « le premier des humanistes », Pétrarque.

Dans plusieurs de ses lettres, Pétrarque s'est montré sévère pour les papes du XIV^e siècle qui avaient, à ses yeux, le double tort d'être Français et de délaisser l'Italie; et cependant cette réputation littéraire et cette gloire qu'il aimait tant, il la devait en partie à leur protection. N'était-ce pas auprès d'eux que, exilé de Florence, son père était venu chercher un asile et que lui-même avait grandi dans la paix et la sécurité? Parvenu à l'âge d'homme, il trouva à la curie de puissants protecteurs ecclésiastiques, Jacques Colonna, évêque de Lombez, avec lequel, pendant onze ans, de 1330 à 1341, il devait vivre dans la plus grande intimité; le frère de Jacques, le cardinal Colonna, dont les libéralités mirent Pétrarque à l'abri du besoin et lui permirent de s'adonner tout entier aux travaux de l'esprit; plus tard, Philippe de Cabassole, le savant évêque de Cavaillon avec lequel il entretenait de touchantes relations amicales et littéraires, lui prêtant et lui empruntant des manuscrits, le visitant dans son palais épiscopal ou le recevant dans sa solitude de Vaucluse, passant avec lui des nuits entières en de doctes entretiens qu'il continuait en une volumineuse correspondance; enfin le non moins savant évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, Jean Coti, qui lui demanda, au nom du pape, de rechercher des manuscrits de Cicéron.

Les papes eux-mêmes ne ménagèrent pas leurs faveurs à Pétrarque; il avait à peine trente ans qu'à la demande de Jean Colonna, Benoît XII le nommait, en 1335, chanoine de Lombez. Clément VI lui confiait,

en 1343, une ambassade solennelle à Naples, et le nommait, en 1346, protonotaire et secrétaire apostolique, puis chanoine de Parme; en 1348, archidiacre dans la même église et, en 1349, chanoine de Padoue. Dès lors, Pétrarque était riche malgré le dédain de convention qu'il affectait pour l'argent. Tout au plus minoré, il était devenu un dignitaire de l'Église.

Ces hautes relations ecclésiastiques lui fournirent les occasions de satisfaire ses goûts littéraires. Il leur dut tout d'abord les premiers éléments de cette bibliothèque qu'il chérissait comme sa fille; car c'est ainsi qu'il l'appelait. Lorsque, en 1352, il quitta pour l'Italie son ermitage de Vacluse, il avait déjà réuni une belle collection de livres : les philosophes, les poètes, les orateurs et les historiens de l'antiquité, peuplaient et charmaient sa solitude ¹. Or la plupart de ces précieux manuscrits, il les avait achetés soit à Avignon, soit dans les missions diplomatiques et littéraires que la curie lui avait confiées. Il retournait de son ambassade à Naples lorsqu'il découvrit dans la bibliothèque capitulaire de Vérone les seize livres des lettres de Cicéron à Atticus et se mit en rapports avec plusieurs bibliophiles de Milan, de Florence et de Bergame désormais les pourvoyeurs de sa bibliothèque. Ce fut à l'un des familiers du cardinal Jean Colonna, sans doute le jurisconsulte Soranzo, qu'il acheta les œuvres de Tite-Live. Ce furent encore ses hautes relations qui lui firent restituer, en 1338, le manuscrit de Virgile qu'on lui avait volé douze ans auparavant ². A Avignon, il trouva de nombreux copistes qui transcrivirent pour

1. *Ep. famil.*, IX, 44; XVI, 6.

2. DE NOLHAC, *Pétrarque et l'humanisme*, p. 419, 484, 234.

lui, en se servant sans doute des exemplaires de la bibliothèque apostolique, les œuvres des auteurs anciens; des ouvriers habiles, qui protégèrent par de riches reliures ces trésors de bibliophile; des enlumineurs qui les décorèrent. Ce fut enfin Simone Memmi qui peignit sur son Virgile les élégantes miniatures qui s'y voient encore et qui représentent Virgile et son commentateur Servius, Énée, un émondeur et un berger, personnifications de l'Énéide, des Géorgiques et des Bucoliques ¹.

Les relations internationales de la cour d'Avignon permirent à Pétrarque de s'initier à l'étude du grec, en se mettant en rapports avec le moine Barlaam. Né à Seminara en Calabre, Barlaam avait passé sa jeunesse en Étolie, à Salonique et à Constantinople où il était devenu, grâce à sa culture littéraire et scientifique, le favori des empereurs Andronic le jeune et Jean Cantacuzène. Professeur de belles-lettres et de théologie, abbé du monastère du Saint-Esprit, à Constantinople, il argumenta en faveur du schisme grec contre les légats envoyés par Jean XXII, et fut choisi par Andronic, en 1339, pour aller proposer à Benoît XII la réunion des Églises. A son retour de Rome, en 1342, Pétrarque trouva Barlaam à Avignon et lui demanda des leçons de grec. Malgré l'assiduité avec laquelle son élève se rendait chaque jour auprès de lui pour recevoir son enseignement, Barlaam ne demeura pas assez longtemps à Avignon pour que l'initiation de Pétrarque fût complète ². Un autre envoyé byzantin, Nicolas Sigeros, la continua quelques années plus tard. Lorsque,

1. Ce manuscrit est conservé à la bibliothèque ambrosienne de Milan.

2. TIRABOSCHI, V, 39 et suiv. VOIGT, *Die Wiederbelebung* (trad. ital.), I, 32.

après avoir terminé ses négociations avec Clément VI, il dut retourner à Constantinople, Pétrarque lui fit promettre de rechercher les manuscrits de Cicéron qui pouvaient se dissimuler dans les bibliothèques du Bosphore. Sigeros n'en trouva aucun; mais pour montrer sa bonne volonté, il envoya à son ami d'Avignon un exemplaire des poèmes d'Homère. Pétrarque reçut ce manuscrit comme une relique précieuse et il écrivit aussitôt à Constantinople pour demander les œuvres d'Hésiode et d'Euripide. En attendant ces poètes qui ne vinrent pas, il se consacra avec ardeur à l'étude d'Homère, s'efforçant d'apprendre de mieux en mieux la langue grecque qu'il voulait pouvoir lire et, communiquant ses enthousiasmes à ses correspondants, il engagea vivement son ami Boccace à publier en latin l'Iliade et l'Odyssée. Ce fut Leontius Pilatus qui se chargea de ce travail peu de temps après; et ainsi, par cette initiative, commençait la grande entreprise des traductions d'auteurs grecs que Nicolas V devait plus tard mener à bonne fin. Avec « le prince des poètes », Pétrarque reçut bientôt de Constantinople « le prince des philosophes », Platon¹. Il en lut plusieurs dialogues dans le texte original et s'éprit vivement de la philosophie académique qu'en plusieurs traités il opposa à celle d'Aristote, alors en faveur auprès des scolastiques. Sur ce point encore, il se montra hardi novateur, préparant les voies à Marsile Ficin, à Bessarion et à tous les grands esprits qui devaient, au siècle suivant, demander à Platon la connaissance de la philosophie.

Il ne suffisait pas à Pétrarque de retrouver l'antiquité dans les œuvres de ses grands écrivains; il la cherchait

1. C'est ainsi qu'il appelait lui-même Homère et Platon.

aussi dans les monuments qu'elle nous a laissés. Cet amour, cette poésie des ruines que Pétrarque a si vivement ressentie, les gens d'église de la cour d'Avignon, ses premiers protecteurs, les lui avaient inspirés. La première fois qu'il vint à Rome, ce fut en 1337, sur l'invitation de son ami l'évêque de Lombez; et lorsqu'il y fut arrivé, l'illustre famille des Colonna lui offrit dans son palais une hospitalité magnifique¹; en compagnie du vieux Jacques Colonna de Saint-Vit, oncle de l'évêque, il visita les ruines antiques encore fort importantes à Rome. Pendant plusieurs mois, il étudia avec passion les colonnes de marbre, les temples, les tombeaux, les statues funéraires, les inscriptions et tous les vestiges antiques qui jonchaient le sol romain. Ce fut pour lui une révélation: son enthousiasme pour les anciens Romains grandit encore et pénétra si profondément son âme qu'il sentit le besoin de le communiquer à ses amis dans ses lettres². Plus tard, il revint plusieurs fois dans la Ville Éternelle: en 1341, lorsqu'il y fut appelé pour recevoir au Capitole la couronne des poètes; en 1343, lorsque le pape l'envoya en mission à Naples; enfin en 1350 pour les indulgences du jubilé; mais jamais il n'éprouva au même degré les sentiments qui l'avaient saisi lorsque, pour la première fois, l'antiquité lui fut révélée dans ses monuments par les Colonna. C'est vraiment de cette année 1337 que date ce patriotisme romain qui inspirera désormais tous ses écrits, en particulier l'*Africa*, et fera de lui l'ami enthousiaste de Rienzi.

Le culte qu'il professait pour l'antiquité, la prédilection qu'il avait pour les livres n'avaient pas enfermé Pétrarque dans la société exclusive des ma-

1. KOERTING, *Petrarca's Leben*, 114.

2. *Ep. famil.*, II, 9.

nuscripts et des ruines; son amour pour Laure de Noves nous en est une preuve. La nature fut l'une de ses grandes passions. Les paysages tour à tour rians et sévères de la Provence, ses vallées verdoyantes et ses sommets illuminés des plus belles teintes du soleil, ses torrents desséchés et ses fleuves impétueux ont longuement parlé à son âme de poète. Dans ses lettres, il décrivait avec amour cette belle solitude de Vaucluse qu'il appelait son « Hélicon transalpin, sa Rome, son Athènes, sa patrie »; il en aimait « les monts dénudés, les grottes et la vallée toute fraîche de la Sorgue ¹ ». Le 26 avril 1336, il fit l'ascension du mont Ventoux ²; arrivé au sommet, il fut émerveillé du magnifique spectacle qui se déroula devant lui : à droite, une chaîne continue de cimes jusqu'à Lyon; à gauche, les côtes enchanteresses de la Méditerranée; devant lui, la ligne du Rhône au milieu d'une vallée verdoyante; et du côté opposé derrière les montagnes, il devinait l'Italie, la patrie de son cœur. La belle nature, il la cherchait encore lorsque, en 1338, il accompagnait le dauphin du Viennois, Humbert, dans les montagnes si pittoresques de la Sainte-Baume, ému à la fois par le souvenir de sainte Madeleine et la beauté du paysage; et lorsque, six ans plus tard, en 1344, il faisait partie de l'ambassade envoyée par Clément VI à la reine de Naples. Ce fut sans doute pour retrouver de semblables impressions qu'il entreprit l'ascension du Gargano.

Sensible à la nature grandiose, Pétrarque savait goûter aussi le charme des paysages restreints et recueillis. Il célèbre avec une note vraie la vie rustique qu'il mène à Vaucluse, faisant ses délices de raisins, de

1. *Ep. fam.*, XII, 8; XV, 3.

2. *Ibid.*, IV, 1.

figues, de noix et d'amandes, s'occupant à la pêche et taillant son verger, écoutant les bœufs mugir au loin dans les prés ¹. « Il se plaisait dans son jardin presque autant que dans sa bibliothèque. Quand il parle des gens et des choses de la campagne, son latin, souvent monotone, change de ton et prend l'accent d'un sentiment sincère. C'est ainsi qu'il a donné l'immortalité à son métayer de Vaucluse... de même pour sa vieille servante provençale au cou tanné par le soleil, âme simple, corps sans grâce, mais humble, sobre et dure au travail ². » Nous aimons à nous représenter le poète des sonnets et de l'*Africa*, tenant un vrai journal de jardinage, et notant avec une telle exactitude les semailles et les récoltes, les soins qu'il donnait à ses arbres et à ses vignes que M. de Nolhac a pu consacrer un chapitre à *Pétrarque jardinier* ³. Ainsi, avec Pétrarque, les lettres ne se contentaient pas de l'imitation antique : elles demandaient des inspirations plus immédiates au sentiment de la nature; et c'était là une nouveauté presque aussi grande que la résurrection de l'hellénisme ou de la philosophie platonicienne; sur ce point encore Pétrarque était un précurseur.

Mais, où avait-il appris lui-même à aimer la nature? Sans doute, Virgile avait été son premier initiateur; les *Géorgiques* et les *Bucoliques* lui avaient montré la poésie des champs; les vers en l'honneur du Taygète et de l'Hémus lui avaient fait comprendre autant que le Ventoux et le Gargano, la majesté des hautes cimes. Cependant, il n'aurait jamais trouvé un accent personnel et ému s'il n'avait vu la nature qu'à travers la littérature. Il ne l'a vraiment aimée que le

1. *Ep. fam.*, X, 3; XVII, 5.

2. DE NOLHAC, *op. cit.*, 385.

3. *Ibid.*, pp. 385-393.